

Les Guizot et l'Angleterre

Le jeudi 27 février 1840, François Guizot, alors âgé de 52 ans, mit le pied pour la première fois sur le sol anglais. Il le faisait par profession, sinon par devoir, en tant qu'ambassadeur du roi Louis-Philippe auprès de la jeune reine Victoria. La plupart de ses contemporains et de ses amis, historiens et politiques, avaient depuis longtemps fait le voyage outre-Manche, réputé initiatique sous la Restauration : le duc Victor de Broglie, Auguste de Staël, Tanneguy Duchâtel, Charles de Rémusat, Prosper Duvergier de Hauranne, tout le monde. Pas lui, curieusement. Personne pourtant n'était plus qualifié que lui pour occuper Hertford House, l'ambassade de France à Londres, alors la plus prestigieuse. Depuis plus de vingt ans, Guizot était préoccupé de l'Angleterre, de sa politique et de son histoire. Sans doute était-il loin d'être le seul en France. Les penseurs et les praticiens du libéralisme, dont il faisait partie depuis son entrée dans les affaires publiques en 1814, se tournaient vers l'Angleterre pour y chercher les principes et les recettes du gouvernement représentatif à l'œuvre depuis 1688, tandis que les historiens interrogeaient les Révolutions d'Angleterre du XVIII^e siècle pour tâcher de comprendre celle que la France venait de traverser, et Guizot enseignait l'histoire moderne à la faculté des Lettres de Paris depuis 1812. Cette même année, il avait publié, avec l'aide de sa femme Pauline de Meulan, les premiers de treize volumes d'une nouvelle édition en français de l'œuvre maîtresse d'Edward Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, qui lui avait fait découvrir un esprit anglais à vrai dire original dans son propre pays. Surtout l'ambassadeur Guizot était reconnu dans toute l'Europe et d'abord par les Anglais eux-mêmes, depuis une quinzaine d'années, comme le meilleur spécialiste de la révolution d'Angleterre, où sa réputation avait largement précédé son ambassade.

I. L'Angleterre découverte par l'histoire.

Il l'écrit lui-même : « Pourquoi, en Angleterre, le ferme établissement de la liberté politique avec le maintien des éléments essentiels de la vieille société anglaise, et en France le mauvais succès des tentatives de liberté politique avec la destruction à peu près complète de l'ancienne société française ? Dans le cours de mes travaux historiques, cette question m'a constamment préoccupé ; plus ou moins, ils se rattachent presque tous au dessein de la résoudre.¹ » Les premières traces s'en rencontrent dans ses premiers essais politiques, par exemple *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816), où les références au cas anglais ne manquent pas, ou *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel* (1820), dans lequel il assimile son action et celle de ses amis doctrinaires les conseillers d'Etat Royer-Collard, de Serre et Camille Jordan en 1817 à l'attitude des ministres Clarendon et Southampton en 1665, eux aussi royalistes, patriotes et opposés au système liberticide du parti de la Cour. En Sorbonne, le cours qu'il donne de 1820 à 1822, avant d'être suspendu par décision ministérielle, et qui porte sur l'histoire des origines du gouvernement représentatif, fait la part belle au modèle anglais, tout comme le cours repris en 1828 sur l'histoire de la civilisation en Europe consacre une leçon entière à la révolution d'Angleterre. En même temps, Guizot abordait l'Angleterre par l'un de ses plus gros massifs, Shakespeare lui-même que, comme souvent à l'époque, il orthographe « Shakspeare ». En 1821, il publie une traduction révisée des *Œuvres complètes*, en fait les principales, en la faisant précéder d'une substantielle étude, « De Shakspeare et de la poésie dramatique² », qui

¹ *Essais sur l'histoire de France*, préface à la neuvième édition, Paris, 1857.

² Cet essai fut réédité chez Didier en 1852 sous le titre *Shakspeare et son temps. Etude littéraire*, avec les notices placées par Guizot en tête de chaque pièce.

a suscité, en Angleterre, un intérêt durable. Plus tard, le peintre Auguste Couder (1790-1873) soulignera le lien entre Guizot et Shakespeare en réalisant un lavis portant ce titre et montrant le professeur inspiré par le génie du dramaturge.

Guizot était donc déjà bien au fait du passé et du génie anglais lorsqu'il se lança dans l'entreprise la plus longue et la plus considérable de sa vie intellectuelle, l'histoire de la Révolution d'Angleterre. Tout commence en 1823, alors qu'il a perdu son poste au Conseil d'Etat en 1820 et son cours d'histoire en 1822. Cette même année 1823, il publie un volume d'*Essais sur l'histoire de France*, dont un chapitre est intitulé « Des causes de l'établissement du gouvernement représentatif en Angleterre ». C'est bien cette question qui est à la source et au principe du travail qu'il entreprend alors, et qu'il engage dans deux directions parallèles : d'une part la publication, achevée en 1825, de vingt-cinq volumes d'une *Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, avec des notices relatives à chacun des mémorialistes³, qui est comme la valorisation intellectuelle et commerciale de ses premières recherches sur le sujet ; d'autre part, une histoire de la révolution d'Angleterre dans son entier, depuis l'avènement de Charles 1^{er} jusqu'à celui de Guillaume d'Orange. Désormais, Guizot est immergé dans l'histoire anglaise ; il le restera jusqu'après sa mort, puisque sa fille Henriette de Witt fera paraître sous le nom de son père en 1877-1878 deux volumes d'une *Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de la reine Victoria, racontée à mes petits-enfants*. Entre temps aura paru une bonne douzaine de volumes relatifs à cette histoire.

Guizot mène alors son travail avec une rapidité confondante. Sans doute est-il aidé par sa femme Pauline, par d'anciens étudiants ou des jeunes gens qu'il a attirés dans son entourage, comme Louis Vitet, Charles de Rémusat, Louis de Guizard et d'autres. Mais la documentation qu'il réunit, au prix d'immenses lectures, est toujours de première main, et il déploie une maîtrise scientifique des sources exceptionnelles pour l'époque, encore impressionnante aujourd'hui. Tout en gardant la nécessaire distance critique, il s'imprègne de l'époque, jusqu'à y habiter : « Ce temps-là et son monde ont fini par devenir pour moi une véritable société ; je sais l'âge de chacun, sa figure, ses entours, ses goûts ; je parle, on me répond...⁴ »

Ainsi la première partie de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* paraît-elle en deux volumes en 1826 et 1827, sous le titre *Histoire de Charles 1^{er} depuis son avènement jusqu'à sa mort (1625-1649)*. Sauf dans le milieu ultra-légitimiste, l'accueil fut enthousiaste, y compris en Angleterre. Ainsi, en 1827, le grand historien libéral Henry Hallam salua chaleureusement l'ouvrage dans la préface de *The Constitutional History of England*⁵, que Guizot prit soin de faire traduire et de présenter à son tour au public français l'année suivante. Outre-Manche, le nom de Guizot, déjà connu dans le milieu politique, fut ainsi révélé à un public plus large, même si la traduction des deux volumes ne parut qu'en 1838, un an après celle de l'*Histoire générale de la civilisation en Europe*. On savait que le nouvel ambassadeur était l'auteur d'un « ouvrage sur la révolution anglaise regardé comme le meilleur et le plus impartial sur ce sujet⁶ », ce qui valait toutes les lettres de créance. Sans y être encore jamais venu physiquement, Guizot était déjà, en Angleterre, un peu chez lui. Sa réputation lui avait du reste valu d'être nommé, quelques années plus tôt, membre associé de l'English Historical Society et de la Royal Society of Literature. Reste qu'en 1840 il a cessé de publier sur

³ Ces notices, souvent d'un très grand intérêt, seront reprises pour la plupart chez Didier en 1851 sous le titre *Etudes biographiques sur la révolution d'Angleterre*.

⁴ Lettre à Prosper de Barante du 19 octobre 1826.

⁵ « Je suis tout à fait porté à croire que, s'il poursuit son entreprise avec le succès qui a accompagné son premier volume, il aura droit d'être placé, sans exception peut-être, au-dessus de tous nos écrivains nationaux, et de servir de guide à travers cette grande époque du dix-septième siècle. »

⁶ Lettre du 3 mars 1840 de lady Palmerston, épouse du secrétaire du Foreign Office, à son amie la princesse de Lieven, maîtresse de Guizot.

l'histoire d'Angleterre depuis treize ans, sauf une étude sur Monk en 1837⁷. Député et ministre à partir de 1830, pilier le plus en vue de la monarchie de Juillet, il est accaparé par les affaires publiques. Mais son intérêt pour son sujet demeure intact, comme en témoigne sa correspondance.

Or voici que l'histoire de l'Angleterre et la sienne propre se rejoignent en 1848, lorsque la révolution de février l'exclut pour toujours du pouvoir en France, et d'abord de la France elle-même. C'est sans hésitation que sa famille gagne Londres où lui-même, désormais exilé, arrive le 3 mars. Ce malheur politique et personnel fut une chance pour l'histoire de la révolution d'Angleterre, que Guizot est mieux en état que jamais de reprendre, grâce au temps retrouvé et à la proximité des sources documentaires. Dans la petite maison qu'il a louée à Brompton, le travail reprend. Évidemment, l'échec qu'il vient de subir, et qui est celui de l'idée qu'il s'était faite du gouvernement représentatif, confère à la suite de son ouvrage une signification nouvelle : une fois encore, la France, incapable de stabiliser son régime politique, renoue avec les excès révolutionnaires, avant de retomber, comme cinquante plus tôt, dans le despotisme. Le succès de l'Angleterre au XVIIe siècle peut permettre de mieux comprendre l'échec répété de la France au XIXe. Inspiré ou pressé par la conjoncture, Guizot, dès le mois de novembre, décide d'anticiper son récit des années 1649-1660 en dressant un tableau général de la révolution d'Angleterre de 1625 à 1688, qui figurera en tête d'une réédition des deux premiers volumes, « tableau », précise-t-il, que je voudrais rendre assez complet et assez précis pour que, sans rapprochements ni comparaisons explicites, par le seul éclat des faits, il en sortit quelques vives lumières sur notre Révolution, à nous, et sur notre situation actuelle⁸. » Rentré en France en juillet 1849, il achève à l'automne ce « Discours sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre », intitulé *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?*, qui paraît simultanément à Paris et à Londres à la fin de janvier 1850. Sans doute est-ce là, en une centaine de pages, l'un des plus grands textes de Guizot, un magnifique morceau d'histoire sociale, intellectuelle et politique, qui prolonge la réflexion jusqu'à la fondation de la République des Etats-Unis, et dont le retentissement fut immense, y compris chez Karl Marx qui en rendit compte aussitôt. Une citation en donne la substance : « Depuis sa grande crise révolutionnaire de 1640 à 1660, le peuple anglais a eu ce bonheur et ce mérite, qu'il a compris l'expérience et qu'il ne s'est jamais livré aux partis extrêmes. Au milieu des plus ardentes luttes politiques, et même des violences où il a tantôt suivi, tantôt poussé ses chefs, il s'est toujours, dans les circonstances suprêmes et décisives, contenu ou replié dans ce ferme bon sens qui consiste à reconnaître les biens essentiels qu'on veut conserver, et à s'y attacher invariablement, en supportant les inconvénients qui les accompagnent, ou en renonçant aux désirs qui pourraient les compromettre. » La leçon, pour les Français de 1850, était claire. L'opinion publique et la presse anglaises, de leur côté, étaient enchantées de l'éloge qui était prodigué par l'un des étrangers, pas vraiment étranger du reste, connaissant le mieux leur pays. Puis Guizot s'installa, comme il le dit, dans un « tête-à-tête avec Cromwell », dont la personnalité l'impressionna toujours, et dont sortit, en deux volumes en 1854, *Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell 1649-1658*, suivie deux ans plus tard, toujours en deux tomes, de *Histoire du protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts 1658-1660*, l'ensemble étant aussitôt traduit, assez mal, en anglais. Ainsi s'achevait un ouvrage d'une ampleur considérable, dont les six volumes, maintes fois réédités, plaçaient Guizot au premier rang des historiens de l'Angleterre, de façon plus profonde et durable en Angleterre qu'en France. En effet Guizot avait depuis plusieurs années renoncé à poursuivre son récit jusqu'à 1688, comme il l'avait conçu à l'origine. En 1856, il allait sur ses 70 ans, et tenait à rédiger ses Mémoires. De plus,

⁷ Reprise et enrichie, elle devient un livre à part entière chez Didier en 1851 sous le titre *Monk ou la chute de la république*.

⁸ Lettre à Charles Lenormant du 5 novembre 1848.

Thomas Macaulay avait lui-même entrepris de publier, en 1848, avec un immense succès, son *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II jusqu'à la mort de Guillaume III*, qui prenait en quelque sorte la suite du travail de Guizot et dont le dernier volume parut en 1861, deux ans après la mort de l'auteur. Les deux amis ne devaient pas entrer en concurrence. Mais Guizot se donna encore le plaisir de publier deux récits plus légers, extraits de l'histoire anglaise du XVIII^e siècle, le premier consacré à la passion conjugale qui unit, jusque dans la mort, William Russell et Rachel Vaughan, le second à la romanesque et vaine tentative du futur Charles 1^{er} de se faire aimer et d'épouser l'infante d'Espagne dona Maria ⁹. Aucun épisode de l'histoire de France n'eut l'honneur de tels ouvrages de charme.

II. L'Angleterre rencontrée dans la politique.

Le 26 janvier 1844, lors d'une des séances les plus violentes qu'aient jamais enregistrées les annales parlementaires françaises, Ledru-Rollin, à l'extrême gauche, lança à Guizot, alors à la tribune : « Vous parlez le langage d'un Anglais ! » L'attaque n'était pas nouvelle. Sa prétendue complaisance envers l'Angleterre lui était reprochée depuis que, le 29 octobre 1840, il était passé de l'ambassade de Londres au ministère des Affaires étrangères, qu'il occupa sans interruption durant sept ans et cinq mois. Il avait été appelé comme représentant le plus éminent du parti de la paix, alors que la tension franco-anglaise, relative à la question d'Orient, avait pris durant l'été, sous les cabinets Thiers ici et Melbourne/Palmerston là, un tour si vif que la guerre paraissait en vue. C'est que, entre les deux nations, la méfiance, voire l'hostilité, qui prenaient leurs racines dans la période de la Révolution et de l'Empire, continuaient d'habiter une bonne part du milieu politique et de l'opinion publique. « Quel mal, relevait alors Charles de Rémusat, n'a pas fait, quel mal ne fera pas encore le préjugé, toujours renaissant en France, de la duplicité de la *perfide Albion*, en Angleterre de la versatilité sans parole et sans foi de la France !¹⁰ » Sans rien sacrifier, jugeait-il à bon droit, des intérêts supérieurs de la France, le nouveau ministre, pourvu d'une récente et solide expérience de la politique et de la société anglaises, s'employa à trouver avec le grand pays voisin les voies au moins du compromis honorable, au mieux de la coopération. Il le put d'autant mieux qu'en août 1841 le cabinet libéral de Londres fut remplacé par un ministère conservateur, et qu'à Palmerston, qui avait usé envers Guizot ambassadeur de procédés déplaisants, succéda au Foreign Office lord Aberdeen, dont le tempérament était tout autre. Alors commença un rapprochement, voire une proximité, entre les deux gouvernements, les deux Etats, et aussi les deux souverains, tels qu'on en a rarement connus, et dont les deux collègues furent les artisans conscients et déterminés. Guizot surtout s'engagea intensément et personnellement dans cette entreprise, qui répondait à la fois à ses convictions politiques et à ses penchants intimes. Son tropisme anglais trouva ainsi à se déployer non plus seulement dans le passé, mais *hic et nunc*. La politique était pour lui la continuation de l'histoire par les mêmes moyens d'intelligence et de compréhension.

De fait, il en fallut beaucoup de part et d'autre pour surmonter des conflits d'intérêts et des susceptibilités nationales qui, autrement, auraient vraisemblablement dégénéré en crises graves, voire en rupture profonde. Successivement ou concomitamment, entre 1842 et 1846, le Proche Orient, le droit de visite, l'affaire de Tahiti et l'incident Pritchard, l'intervention au Maroc, la concurrence en Grèce, la rivalité à Madrid, mirent à l'épreuve ce qui était devenu « l'entente cordiale », « A cordial good understanding », comme l'écrivit, le premier, Aberdeen en octobre 1843. Pour la première fois, depuis Henry VIII d'un côté, tout court de l'autre, un souverain anglais et un roi français se rendirent, entre 1843 et 1845, visite l'un chez l'autre, avec des démonstrations d'affection dont Guizot était l'instigateur. Cette entente

⁹ *L'amour dans le mariage*, Paris, Hachette, 1855, et *Un projet de mariage royal*, Paris, Hachette, 1863.

¹⁰ *Mémoires de ma vie*, éd. Ch.-H. Pouthas, t. 3, Paris, Plon, 1960, p. 282.

cordiale, qui n'était pas une alliance conclue par un traité, il la définissait ainsi : « Il y a aujourd'hui, en France et en Angleterre, deux gouvernements qui croient qu'il y a place dans le monde pour la prospérité et pour l'activité matérielle et morale des deux pays ; qui croient qu'ils ne sont pas obligés de regretter, de déplorer, de craindre les progrès l'un de l'autre, qu'ils peuvent, en déployant librement et avec une entière indépendance leurs forces de toute nature, s'entraider au lieu de se nuire.¹¹ » Cette formule originale donna lieu, entre les deux ministres, à des procédés non moins inhabituels. Outre les conversations en tête à tête à la faveur des trois rencontres officielles, ils entretenirent, à côté des lettres et dépêches officielles, une abondante correspondance privée dont le principe était de « se tout dire », en plaine franchise et confiance, y compris en se communiquant l'un à l'autre des pièces diplomatiques dont leurs ambassadeurs respectifs tenaient à ce qu'elles restent secrètes. Ainsi étaient écartées les susceptibilités, les fausses interprétations, les pressions de l'opinion publique, au profit d'une compréhension mutuelle et d'un souci d'apaisement qui n'empêchaient pas la défense des intérêts de chaque partie. Cette politique « vraie, bonne et sensée », fondée sur le compromis, valut à Aberdeen d'être qualifié chez lui de « valet de Guizot, mais surtout à ce dernier des chansons et des injures dont les moindres n'étaient pas celles de « Lord Guizot¹² » et d'« Englishman bâtard¹³ » faisant litière de l'honneur national et plaçant la France à la remorque de l'Angleterre. N'importe que, après la chute du cabinet Peel et le retour de son adversaire Palmerston aux Affaires étrangères en juillet 1846, il ait tenu tête à ce dernier et imposé ses choix dans l'affaire des mariages espagnols, jusqu'à la brouille avec le cabinet britannique ; Guizot passait désormais chez beaucoup non seulement pour anglophile, ce qu'il était en effet, mais pour anglomane, voire anglo-dépendant. Nul doute que, dans l'impopularité croissante dont il était victime, et même dans sa chute et celle du régime en février 1848, son rapport à l'Angleterre ait pesé lourd.

L'admiration et la sympathie que vouait Guizot à l'Angleterre, de quoi était-elle nourrie¹⁴ ?

La plus grande vertu de l'Angleterre, écrit-il en 1828 dans sa préface au grand livre de Henry Hallam, est qu'elle est « terre de résistance et de liberté », deux notions qui résument la démarche de toute sa vie politique à lui. Il s'ensuit une nation « où la santé morale et sociale est plus forte que les maladies morales et sociales » dont lui-même souhaite purger la France, où l'aristocratie et la bourgeoisie vivent en bonne intelligence. Dans la seconde, il salue « une moralité, une modestie, une élévation de mœurs sans prétention d'esprit, une piété chaude et bienveillante », écrit-il à sa mère en juillet 1840. Mais c'est l'aristocratie anglaise surtout qui l'attire, car elle est plus fortement constituée qu'en France, plus active, plus ouverte, en raison même de la continuité de l'histoire qui se lit dans les grandes demeures –Lansdowne House, Sion House, Holland House, dans la bibliothèque de laquelle Guizot eut plaisir à placer son portrait à la suite de ceux des amis de la maison, Kimbolton Castle- où il jouit d'être reçu. Ce sens de la continuité, du reste caractéristique de la société dans son ensemble et à quoi Guizot est personnellement si sensible, se manifeste par l'intérêt porté à l'histoire, comme il l'explique à ses enfants : « Il n'y a pas de pays où chaque comté, chaque ville, chaque village, chaque famille sache aussi bien son histoire et y mette autant d'importance qu'en Ecosse et en Angleterre. Non seulement cela est agréable, comme un intérêt de plus dans la vie ; mais cela

¹¹ Discours à la Chambre des députés du 22 janvier 1844.

¹² Par exemple, de Mathieu Dairnwaell, *Histoire peu française de lord Guizot, organe des intérêts anglais dans le cabinet et ministre des étrangers en France*, Paris, 1842.

¹³ « Nous avons pour ministre un Englishman bâtard/Très humble serviteur du révérend Pritchard/Qui, de nos ennemis caressant l'insolence/De concert avec eux veut avilir la France. » Charles Marcelle, *Guizot et Napoléon*, Paris, s.d. (1845).

¹⁴ Faute de pouvoir m'exprimer mieux ou autrement, je me permets de reprendre ici la substance d'un court passage de mon *François Guizot* (Paris, Fayard, 2008, pp. 271-273). Guizot lui-même usait très largement et sans complexe de cette facilité.

est bon moralement.¹⁵» Il se manifeste également par la vénération portée aux grands hommes, comme il le constate en 1849 pour Wellington pourtant hors d'âge. De la société anglaise, Guizot appréciait aussi « la grandeur et la précision », qui font qu'on accorde une attention égale aux choses importantes et à celles qui sont réputées l'être moins, et la force, voire l'entêtement des convictions. Ainsi sur l'esclavage : « L'abolition de la traite et de l'esclavage est, depuis près d'un siècle en Angleterre une vraie foi, une partie intégrante de la foi chrétienne, une passion morale. Elle a poursuivi son but à travers tous les obstacles, tous les efforts, tous les sacrifices.¹⁶ » Aussi est-ce un pays qui ne se paie pas de mots, que les apparences ne trompent pas, que la frivolité épargne. Bref, « l'Angleterre est le boulevard de la dignité et de la liberté humaine. Aucune nation, depuis que le monde existe, n'est devenue, comme celle-là, grande et riche, sans s'énervier ni se corrompre. Elle doit cela à son christianisme protestant et à son gouvernement parlementaire.¹⁷ » Comment le protestant Guizot ne se sentirait-il pas en communion de pensée avec les habitants de cette « grande et honnête nation », dans laquelle dominant « la moralité, la sincérité, la fierté, l'énergie, la persévérance » ? On n'est pas loin de l'autoportrait.

III. Connexions anglaises

L'empathie réciproque de Guizot et de la société anglaise est tramée de relations personnelles qui remontent haut et se maintiennent jusqu'au bout. Bien avant que Guizot aille en Angleterre, des Anglais étaient venus à Guizot, dès lors que celui-ci était devenu une personnalité en vue du monde de la politique et des lettres françaises, à partir de 1820. Ainsi, en 1823, Zachary Macaulay, parlementaire whig et philanthrope, l'avait rencontré à Paris et reconnu en lui « l'un des hommes les plus capables qu'il y ait en France.¹⁸ » De même de James Mackintosh, publiciste libéral très introduit chez ses homologues du continent sous la Restauration, auteur en 1791 d'un essai sur la Révolution française, puis d'une Histoire de la révolution d'Angleterre qui parut juste après sa mort en 1832 et fut aussitôt traduite en français ; Guizot, dans la préface du premier volume de son *Histoire de la révolution d'Angleterre*, le remercie pour « des indications et des conseils que nul autre n'eût pu me donner ». Le 19 août 1830, Thomas Macaulay, le fils de Zachary, à l'orée de son exceptionnelle carrière d'historien, annonce un séjour de six semaines en France où il compte « se trouver dans la meilleure société, comme le duc de Broglie et Guizot », désormais ministres. Henry Hallam visite lui aussi son collègue historien, tout comme l'original et célèbre lord Henry Brougham, dont Guizot fait un membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques dès sa création en 1832, ou encore le très francophile lord Holland, le marquis de Lansdowne, John Croker, le très conservateur et redouté directeur de la *Quarterly Review*, bien d'autres. Comme on voit, Guizot, en février 1840, ne débarque pas en terre inconnue. Toutes ces personnalités, d'autres encore, il les retrouve, amicalement empressées au tour de lui : Hallam commence avec lui une amitié qui ira grandissant, tant sont fortes leurs affinités, Macaulay lui ménage une visite passionnante et épuisante de Westminster, et les belles aristocrates anglaises que Guizot prisera toujours, lady Jersey, la marquise de Douro, lady Seymour, se répandent en amabilité : « Il a été le *lion* de ma soirée », s'enchante lady Palmerston. Il renoue ou vérifie sur place des parentés lointaines, les Dillon,

¹⁵ Lettre du 3 septembre 1840, dans François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette 1836-1874*, Paris, Perrin, 2002, p. 135.

¹⁶ Dans *Sir Robert Peel*, Paris, Didier, 1855, p. En témoignage de gratitude amicale, Guizot a consacré un essai biographique au Premier ministre du temps de l'entente cordiale, mort accidentellement en 1850, au lendemain de propos tenus aux Communes particulièrement agréables pour Guizot.

¹⁷ Lettre du 16 septembre 1857 à Laure de Gasparin.

¹⁸ *The Letters of Thomas Babington Macaulay*, ed. by Th. Pinney, Londres, 1974, t. 1, p. 281.

d'origine irlandaise, dont était issue sa seconde épouse Eliza, morte en 1833, ou la nombreuse tribu Boileau, dont les ancêtres protestants languedociens avaient émigré à la révocation de l'Edit de Nantes. Il n'est pas jusqu'à la famille royale qui ne l'honore d'une amitié particulière. La jeune reine Victoria lui fait des gracieusetés, achetant son portrait, le recevant à Windsor où il la surprend par mégarde dans sa chambre en chemise de nuit un soir de juin, et la duchesse de Cambridge, épouse du cousin germain de la reine, témoigne à Guizot une estime qu'elle lui exprimera jusqu'à la fin de la vie de ce dernier. Il fallait que la reine vît en Guizot un ami éminent de la famille pour lui confier le soin de faire paraître en France l'ouvrage consacré à son très cher époux le prince Albert, décédé en 1861. Sa fille Henriette le traduisit, et il écrivit lui-même une courte et respectueuse préface¹⁹. Victoria en fut touchée au point qu'elle lui envoya un exemplaire de l'édition anglaise, relié en maroquin blanc, avec cette dédicace manuscrite : « A M. Guizot, en souvenir du meilleur des hommes, avec l'expression de reconnaissance pour l'hommage sincère qu'il lui a rendu. De la part de Sa malheureuse veuve. Victoria R. Windsor-Castle, avril 1863. » Comblé, Guizot en informa tous ses amis et connaissances.

L'exil londonien de 1848-1849 raffermir et étendit encore le réseau britannique de Guizot. Ce furent John Austin et surtout son épouse Sarah, femme de lettres francophile et francophone qui s'était liée avec Guizot lors de longs séjours parisiens au milieu des années 1840, qui accueillirent la famille et lui trouvèrent la maison de Brompton. Mrs Austin fut certainement la plus chère amie anglaise de Guizot. Elle traduisit en 1849 le *Discours sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre*, et Guizot pouvait écrire en 1852 à son neveu Henry Reeve, collaborateur du *Times* et futur directeur de l'*Edinburgh Review*, et lui aussi ami très proche : « Votre tante serait ma sœur que je ne l'aimerais pas davantage. » Et à elle-même, quinze ans plus tard : « Vous n'avez en France personne qui vous connaisse, vous comprenne et vous aime mieux que moi. » Il se lia également davantage avec lady Alice Peel, chère et patiente amie de Dorothée de Lieven par l'intermédiaire de laquelle ils s'étaient connus en 1840, et belle-sœur de l'ancien Premier ministre Robert Peel. Avec ces deux femmes de grande qualité, surtout la première, Guizot entretenait une correspondance suivie et intime²⁰. A Alice Peel, il indique en 1862 que ses trois meilleurs amis anglais ont été Hallam, Macaulay, auquel il fait l'honneur et le plaisir d'annoncer en février 1853 qu'il l'a proposé avec succès comme membre étranger de l'Institut, et Aberdeen. En vérité, rien n'égalait l'amitié qu'il voua à lord Aberdeen durant près de vingt ans. Leur rencontre politique se transforma en une proximité d'esprit et de cœur exceptionnelle chez deux personnalités très différentes –le bourgeois méridional vif, prolixe et le grand seigneur écossais, lent, silencieux, flegmatique, dont le feu brûlait sous une glace épaisse que Guizot s'employa et réussit à briser. En 1847, ils échangèrent leurs portraits, accrochés bien en place dans leurs maisons respectives. Le départ d'Aberdeen en 1846, la chute de Guizot en 1848, ne refroidirent pas l'affection, au contraire. Lorsque Aberdeen apprit que son ami, en février 1848, aurait été arrêté, on dit qu'il eut un malaise. L'exil londonien de Guizot permit quelques bonnes rencontres, et au moment de rentrer en France, ce dernier écrit : « Je ne sais si je vous ai assez dit combien je suis touché de votre amitié, et combien la mienne pour vous est profonde. A coup sûr je ne vous l'ai pas dit autant que cela est. » . En août 1858, Guizot se décida à aller jusqu'en Ecosse revoir son vieil ami chez lui, à Haddo House. Ce voyage, le seul qu'il ait jamais fait à l'étranger à titre purement privé, sonne comme un adieu. Dans l'admirable parc, les deux hommes déjà d'un autre temps causèrent moitié marchant moitié sur un banc. Guizot voyait de ses yeux cette

¹⁹ *Le prince Albert. Son caractère. Ses discours*, traduit de l'anglais par Mme de W... et précédé d'une préface par M. Guizot. Paris, Michel Lévy, 1863.

²⁰ Les lettres échangées entre Guizot et Sarah Austin, environ 250, sont inédites à quelques-unes près. Lady Wester Wemyss a publié, de Guizot, des « Lettres à lady Alice Peel », dans *La Revue de France*, vol. 3, 1925, pp. 417-444 et 671-705.

aristocratie encore vivante, pas si éloignée des récits de Walter Scott, « l'une de mes plus grandes admirations » : « Il a plus de 900 fermiers. Il est le dernier des grands *laird* écossais qui puisse réunir sur son appel 3 ou 4000 hommes... Il est impossible de laisser percer plus d'esprit et de cœur à travers des formes lentes, froides et tantôt un peu embarrassées, tantôt un peu ironiques. » Les deux amis se quittèrent dans une scène belle comme l'antique. Aberdeen, patriarche entouré des siens, serra la main de Guizot avec ces paroles : « Nous ne nous reverrons pas ; mais je n'oublierai jamais que vous êtes venu si loin pour moi. » Et l'autre de commenter : « J'irai bien plus loin pour le revoir. » Il partit emportant une aquarelle d'Haddo House réalisée pour lui par la belle-fille d'Aberdeen, qu'il plaça aussitôt au Val-Richer. Hallam mourut l'année suivante, tout comme Macaulay, et Aberdeen lui-même en décembre 1860. En juillet, Guizot lui avait encore écrit : « Hors de votre famille intime, il n'y a personne qui pense à vous plus souvent et plus affectueusement que moi. » Là encore, une abondante correspondance ne cessa d'entretenir des liens que l'éloignement aurait pu distendre. C'est que Guizot, tout retiré des affaires qu'il fût, ne cessa jamais de porter intérêt et attention à celles de l'Angleterre, prenant aussi à cœur d'informer ses amis anglais de la situation française. Les lettres, très nombreuses, qu'il adressait à une foule de correspondants, circulaient des uns aux autres²¹. Encore en janvier 1871, en pleine catastrophe, l'ancien Président du Conseil se tourne vers l'Angleterre pour qu'elle resserre son union avec la France, écrivant au Premier britannique William Gladstone, « digne représentant de la bonne école de politique extérieure, de l'école honnête et sensée »²², qu'il avait fait agréer en 1865 comme membre associé de l'Institut, une lettre publique d'une grande élévation, qui rencontra de fait un certain écho à Londres.

IV. Une famille angliciste

François Guizot avait l'esprit de famille. Il fallait que tous les siens partageassent ses idées et ses goûts, et, pour des raisons à la fois de nécessité et de plaisir, il les associait à ses entreprises comme à ses fréquentations. Ils entrèrent donc avec lui en Angleterre. Possédant l'une et l'autre une forte culture littéraire, et par éducation une bonne connaissance de la langue anglaise, ses deux épouses successives, Pauline de Meulan de 1812 à 1827, puis la nièce de cette dernière, Elisa Dillon, de 1828 à 1833 mais déjà active auparavant au foyer Guizot, lui apportèrent un soutien précieux dans la nouvelle traduction d'Edward Gibbon, que Pauline révisa entièrement elle seule, dans celle de Shakespeare, dans la collection des *Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre*, traduits à un rythme très soutenu, puis pour la documentation de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Guizot savait-il l'anglais ? Lors de ses études à Genève, entre 1799 et 1805, il en avait appris au moins des rudiments. Mais il avait davantage pratiqué l'allemand, dont il s'était fait, installé à Paris, une spécialité. Par la suite, ses travaux sur l'histoire d'Angleterre avaient certainement développé ses capacités de lecture. Mais, arrivant à Londres en 1840, il faut passer à l'oral, d'autant qu'il est résolu à s'adresser dans sa langue à la société anglaise. Dépourvu de complexe, il se lance. Qu'importe les fautes ! « Je vais comme si je n'en faisais pas, et on m'en sait gré. Je comprends beaucoup mieux, et d'ici à quelques mois je ne perdrai plus rien dans la conversation la plus rapide et la plus mêlée.²³ » Le 20 avril, grand dîner chez le lord maire, avalanche de toasts : « Je me suis levé, et j'ai répondu par un petit *speech* en anglais qui a été je ne sais combien de fois

²¹ Par exemple Henry Reeve transmet au marquis de Lansdowne et à lord Clarendon celle que Guizot lui a adressée le 23 janvier 1859, relative à l'engagement de Napoléon III en Italie.

²² Lettre de Guizot à sa fille Henriette de Witt du 9 mars 1857.

²³ Lettre à Henriette du 31 mars 1840, donc après un mois de séjour.

interrompu et couvert d'applaudissements. » Mais toujours il comprendra mieux qu'il ne s'exprime. Si ses correspondants anglais lui écrivent dans leur langue, il répond toujours dans la sienne, sauf à glisser quelques mots qu'il affectionne, comme *misrepresentation*. Il en va de même, quand c'est possible, dans la conversation, comme en témoigne Macaulay : « *In my conversations and correspondence with him, I always use English, and he uses French. He can indeed speak English, and that very well; but not without effort.*²⁴ »

Au moins tient-il à ce que cette difficulté soit épargnée à ses enfants. À partir de 1840, sans doute dans la perspective qu'ils le rejoignent à Londres, l'anglais est à l'ordre du jour de leur instruction. Une vieille amie quasiment adoptée par la famille, Rosine Chabaud, auteur d'un manuel d'enseignement d'anglais, prodigue ses leçons à Henriette, Pauline et bientôt Guillaume. Pour ses filles, leur père élabore un programme digne de Rabelais. D'abord, il convient qu'elles lui adressent régulièrement des lettres en anglais – elles ont onze et neuf ans. De plus, « je voudrais que tu lusses en même temps l'histoire d'Angleterre de Hume et celle de Lingard (...) Quand tu aurais lu de la sorte ces deux ouvrages, lentement, simultanément, tu commencerais à savoir l'histoire d'Angleterre. Si cela n'effrayait pas Pauline, elle pourrait entreprendre la même lecture.²⁵ » Ce n'est pas tout : les trois volumes des *Lives of the Queens of England*, de Mrs Strickland, et les quatre tomes de l'*History of the Highland and Clans of Scotland*, de James Browne, fourniraient un complément heureux à l'histoire générale. Docilement, Henriette s'exécute. En 1845, le besoin d'une gouvernante se fait sentir pour les deux jeunes filles. Sarah Austin présente Mrs Wisley, aussi britannique que possible, qui est agréée, et qui fait preuve d'un grand dévouement envers ses pupilles, auxquelles elle ne s'adresse naturellement qu'en anglais. En février 1848, au cœur de la tourmente, elle ne les abandonne pas, et c'est avec elle qu'elles gagnent Londres. L'Angleterre devient alors, pour la famille Guizot, la terre non pas natale, mais funéraire, puisque Mme Guizot mère, arrivée à Londres le 15 mars, y mourut d'épuisement et de vieillesse quinze jours plus tard : « Nous l'avons conduite à sa dernière demeure, au cimetière de Kensal Green, Harrow-road ; il y a là un terrain, réservé aux dissidents, presbytériens et autres. » C'est là qu'elle avait voulu avoir sa tombe, qui s'y trouve encore. Installée dans leur petite maison de Brompton, 21 Pelham Crescent, la famille, et surtout les enfants, s'imprègnent de la langue et des mœurs anglaises, qu'Henriette apprécie particulièrement, et nouent des relations précieuses pour la suite. Les trois jeunes Guizot parlent bientôt mieux que leur père, jusqu'à devenir à peu près bilingues. Cette faculté est rapidement mise à profit, aussi pour des raisons matérielles car la famille vit dans la gêne : Henriette, et Pauline à un moindre degré, commencent, d'abord sous le nom de leur père, une carrière de traductrices qui prend des proportions considérables. Elles traduisirent ainsi ensemble, en 1859-1860, les cinq volumes de l'*Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies*, de John Lothrop Motley, puis huit volumes d'œuvres de Shakespeare les deux années suivantes, et encore, pour la première fois, *David Copperfield* de Dickens, que leur père, grand amateur de romans anglais, avait jadis apprécié²⁶. Henriette, suivant parfois les lectures paternelles, se spécialisa ainsi dans le genre romanesque : *Ruth*, de Mrs Gaskell, fut son premier grand succès de traduction, en 1856. Dinah Mulock, épouse Craik à partir de 1864, et Charlotte Yonge lui confièrent nombre de leurs ouvrages, et devinrent des amies, séjournant même dans la demeure familiale du Val-Richer. Dans ces occasions, la conversation à table, animée par Guizot, se déroule en anglais. Entre 1855 et 1903, Henriette de Witt née Guizot – c'est ainsi qu'elle signe – a réalisé une quarantaine de

²⁴ Lettre du 29 mars 1856 à Henry Bowie, dans *The Letters of Thomas Babington Macaulay*, ed. Thomas Pinney. Vol. 6, Londres, 1981, p. 32.

²⁵ Lettre à Henriette du 30 juin 1840.

²⁶ Ce livre « est charmant, vrai, spirituel, varié et pathétique, quoiqu'il y ait trop d'observations morales microscopiques, ce qui le rend quelquefois bien long. » Lettre à sa fille Henriette du 7 novembre 1851.

traductions²⁷, parfois fort longues, et son premier ouvrage d'auteur, en 1854, est consacré à *Edouard III et les bourgeois de Calais, ou les Anglais en France (1346-1558)*. Guillaume Guizot lui-même, aussi indolent que sa soeur aînée était active, publie à 23 ans un essai sur *Alfred le Grand, ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons*, puis entreprend de traduire, à petite vitesse, les *Essais* de Thomas Macaulay qui l'avait encouragé dans ses études à Londres en 1849. Le premier volume paraît en 1860, Guillaume indiquant en préface que « Lord Macaulay avait bien voulu s'intéresser à notre entreprise, non seulement parce qu'il s'agissait de lui, mais pour notre compte aussi et pour le succès d'un jeune homme qu'il avait connu tout enfant (...) Sa mort soudaine et prématurée nous a rendu plus précieuses encore ces dernières marques de sa bienveillance, et encore plus obligatoire ce suprême hommage de reconnaissance que nous lui rendons ici. » Guillaume Guizot, qui fut nommé au Collège de France en 1874, acquit une réputation de parfait connaisseur de la littérature anglaise ancienne et moderne. Ajoutons que le deuxième gendre de Guizot, Cornélis de Witt, était également à l'aise en anglais, et que la pratique de cette langue était, pour les petits-enfants, une évidence. Cette tradition, qui remonte à présent à deux siècles, s'est maintenue jusqu'aujourd'hui chez les descendants de Guizot.

Le 4 avril 2001, une plaque commémorative du séjour de Guizot fut apposée au 21 Pelham Crescent par l'association « the English Heritage ». Feu le professeur Douglas Johnson, premier biographe savant de Guizot, rappela que l'Angleterre était « presque une deuxième patrie pour Guizot. » Ce dernier l'avait en effet écrit à l'extrême soir de sa vie à son ami Henry Reeve, en mars 1874 : « Je vis aussi en Angleterre. C'est beaucoup d'avoir deux vies et presque deux patries. »

Laurent THEIS

²⁷ Liste établie par Mme Catherine Coste dans son « Essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot », placé en tête de François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette*, *op. cit.*